



Perseverare diabolicum ?

La « post-modernisation »
internationale
selon Ronald Inglehart

par Bruno Cautrès

RONALD INGLEHART
*Modernization and
Postmodernization. Cultural,
Economic and Political Change
in 43 Countries*

Princeton (NJ), Princeton University
Press, 1997, X-444 pages.

Voici un ouvrage qui, plus encore que les précédents du même auteur¹, laisse le lecteur sur un sentiment mêlé d'admiration et d'irritation. La recherche est des plus ambitieuses puisque Inglehart compare quarante-trois pays pour y déceler les liens entre modernisation, changement culturel et changement politique. Quel courage (ou quelle folie...), a-t-on envie de dire spontanément ! Quel grand retour, en tout cas, à une science politique comparative d'envergure, mêlant des données d'enquêtes

à l'analyse macro-sociale d'une « grande transformation », le passage de la modernisation à la post-modernité, cela en croisant données économiques (croissance, PIB, investissement...) et attitudes culturelles, et en discutant la théorie de la modernisation à partir de résultats empiriquement étayés ! Faut-il avoir été formé à la science politique dans les années cinquante et soixante pour oser le pari d'un tel retour ? Une telle œuvre apporte-t-elle la démonstration que les grandes comparaisons internationales, appuyées sur des séries statistiques très importantes, étendent le regard comparatif (gagnent donc en généralité) tout en préservant une compréhension fine de chacun des pays ? Cache-t-elle au contraire l'application un peu mécanique d'un cadre d'analyse bien rodé et seulement étendu à de nouveaux pays à raison des opportunités et réseaux de recherche de l'auteur, sans véritable plan d'analyse comparative maîtrisé ? Telles sont au minimum les interrogations de fond que soulève le dernier livre d'Inglehart – référence qui comptera néanmoins (ou précisément parce que...) et sera abondamment citée dans le domaine de la sociologie politique comparative.

Un étonnement teinté d'admiration ne quitte pas le lecteur tout au long des 444 pages de ce gros ouvrage, et il convient tout d'abord de rendre hommage à l'accumulation, un peu étourdissante, des résultats et des pistes de recherche.

L'auteur mobilise une impressionnante bibliographie ; il ne refuse pas d'affronter les cadres théoriques de l'analyse politique comparative et ne se dérobe pas totalement aux critiques, parfois radicales, émises à son encontre. Mais le plaisir que l'on prend à savourer l'entreprise est mitigé par une certaine irritation : car maintes simplifications et réductions ne sont peut-être pas uniquement attribuables à l'ampleur de la comparaison.

Ronald Inglehart, professeur de science politique et directeur de programme à l'Institute for Social Research de l'Université du Michigan, est typiquement un « entrepreneur scientifique », au sens noble du terme, inlassable organisateur de collectes de données toujours plus ambitieuses. Il a consacré toute sa carrière à une titanesque entreprise : démontrer empiriquement, par l'utilisation d'enquêtes comparatives, que les pays européens et, plus largement, les pays occidentaux ont connu, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, une transformation socio-politique et culturelle majeure, les orientations et les valeurs dominées par le « matérialisme » faisant place à d'autres, marquées par le « post-matérialisme ». Cette importante théorie continue de susciter de vives controverses, tant autour des concepts utilisés et des procédures mises en œuvre pour les mesurer qu'autour des raisonnements conduisant aux conclusions dégagées par l'auteur.

Le cadre général des analyses d'Inglehart est bien connu et fait l'objet d'une présentation synthétique dans le livre. Son principal apport est d'avoir mis en lumière le rôle de la culture dans le changement politique et social : les facteurs culturels représentent une dimension essentielle des systèmes sociaux, et leur prise en compte comme variable intermédiaire entre l'économie et le politique permet de saisir les transformations de ces systèmes. Culturaliste, bien qu'il se défende d'accorder à la culture un rôle de variable « surdéterminante », Inglehart étudie depuis bientôt trente ans les évolutions culturelles qui ont, selon lui, fondamentalement transformé les sociétés occidentales et les mécanismes d'identification, de mobilisation et de participation socio-politique de leurs populations. Ces évolutions tiendraient essentiellement à la valorisation croissante de l'autonomie individuelle aux dépens des valeurs relatives à l'accès aux biens et aux richesses matérielles. Sous l'effet de l'accroissement des niveaux d'instruction, des transformations urbaines et industrielles, de l'expansion des moyens de communication, la capacité des populations à exprimer leurs opinions, à prendre part aux décisions, à s'engager en politique, s'est accrue. Parallèlement, les populations des pays développés, ayant le sentiment que leur sécurité matérielle est acquise, aspireraient à davantage d'autonomie, à l'affirmation de leur personnalité, bref passeraient au « post-matérialisme » : par exemple, on souhaiterait plus souvent, désormais, s'épanouir au travail plutôt qu'accroître ses revenus. Tous les aspects de la vie politique et sociale en seraient affectés (allégeances partisans distendues et moindres solidarités de classe ou confessionnelles, nouvelles formes d'organisation et d'adhésion politique, enjeux

inédits, nouveaux mouvements sociaux) et cette transformation serait structurelle. Outre les évolutions de court terme que peut connaître la montée de ces valeurs dans nos sociétés, le remplacement des générations, par un effet quasi mécanique, nourrirait une tendance de fond : non seulement les jeunes éduqués dans la prospérité remplacent leurs aînés, mais toutes les cohortes d'âge sont de plus en plus exposées aux valeurs du post-matérialisme. Dans *Modernization and Postmodernization*, Inglehart prend d'ailleurs soin, plus qu'il ne le faisait dans ses précédentes publications, d'expliquer que le matérialisme n'a pas disparu de nos sociétés mais que ce sont les priorités qui ont évolué, les valeurs du post-matérialisme « passant en tête » dans de nombreux pays. Par rapport à cette théorie et à ses acquis (puisque l'on dispose à présent de presque trois décennies de travaux d'Inglehart), quels sont les apports de son dernier ouvrage et ses principales faiblesses ?

La nouveauté de *Modernization and Postmodernization* tient tout d'abord à l'étendue du cadre d'analyse. Le livre repose très largement sur les résultats d'une série d'enquêtes comparatives (même questionnaire, livré en annexe) qu'Inglehart a coordonnées, les *World Values Surveys* (1990-1993), complétées par d'autres sources : les *European Values Surveys* (réalisées en 1981) et les *Eurobaromètres* (utilisés dans le livre jusqu'en 1994). Les quarante-trois pays couverts sont cités dès la première page et présentent une très large diversité géographique et politique (Europe occidentale mais aussi États-Unis, République tchèque, Estonie, Hongrie, Roumanie, Russie, et encore Chili, Mexique, Brésil, Inde, Islande, Corée du Sud, Chine...). Lorsque les données le permettent, la comparaison est également conduite dans le temps. La quantité de chiffres, graphiques factoriels, courbes, analyses statistiques (qui pourront parfois paraître un peu ésotériques au non-spécialiste) est proprement stupéfiante.

Cette masse d'informations est l'un des points fort du livre : elle rend les analyses plus stimulantes encore, force l'auteur à exposer plus complètement qu'il ne l'avait jamais fait son rapport à la théorie de la modernisation, l'oblige à rendre compte des critiques qui lui ont été opposées et à poser la question de l'universalité ou de l'ethnocentrisme de ses analyses et mesures. Fondamentalement, ce que le lecteur attend de cet ouvrage est la démonstration qu'une comparaison aussi large est non seulement possible et pertinente mais qu'elle ne s'enlise pas dans la caricature du *data crunching* qui ignore les contextes et aplatit l'épaisseur historique sous le poids de données standardisées. Le bilan est en demi-teinte, en dépit d'analyses souvent bien menées. On ne peut que conseiller au lecteur de lire avec attention les pages 138 à 159 qui comparent, dans les pays étudiés, la montée des valeurs post-matérialistes et les formes qu'elle prend. En dépit de la rapidité de l'examen (les pays étant regroupés par zone géographique), les conclusions sont assez stimulantes. Inglehart montre par exemple que, si l'Europe de l'Est et la Russie connaissent bien

des niveaux absolus de post-matérialisme nettement plus bas qu'en Europe occidentale, ceux-ci augmentent néanmoins avec l'amélioration de la sécurité économique durant les années cinquante et soixante. Un changement générationnel sépare clairement les cohortes socialisées avant et après la guerre, et cet écart se maintient dans la période récente, malgré l'effondrement économique de l'après-communisme (le niveau de post-matérialisme peut être affecté par les conditions économiques du moment mais pas la structure du phénomène). Les analyses et pistes de recherche dégagées par le livre vont bien au-delà mais sont trop diverses pour être détaillées ici ; elles concernent aussi bien cette montée des valeurs post-matérialistes que celle de nouveaux enjeux et partis, le déclin des autorités institutionnelles, l'émergence des valeurs « post-modernes ».

Ce livre vaut aussi par sa discussion de la théorie de la modernisation et sa tentative d'en proposer une nouvelle version. Si développement économique, changement culturel et changement politique s'entremêlent dans des configurations historiques qui ne sont pas aléatoires, Inglehart prend soin d'affirmer qu'il faut rejeter le déterminisme et l'universalisme naïfs : les trajectoires du changement socio-politique ne sont pas linéaires, les liens entre économie, culture et politique ne sont pas totalement déterminés par un ordre causal, la modernisation ne se réduit pas à « l'occidentalisation » et la démocratie n'accompagne pas automatiquement la modernisation économique. Ces quatre points sont copieusement argumentés et on les retrouve tout au long du livre. Au fond, ce que recherche Inglehart, c'est une voie intermédiaire entre version marxiste et version webérienne de la modernisation. Et ce qu'il propose, c'est d'analyser les interactions entre modernisation économique, émergence ou consolidation démocratique et changements dans les normes et orientations culturelles. Ces interactions et leurs dynamiques sous-tendent l'ensemble de son travail.

On l'aura compris : ce livre est d'une grande richesse, dont on ne peut ici que donner un aperçu. Mais les limites de l'exercice sont évidentes. Par exemple, si la « quête mondialiste » de données comparatives qui anime Inglehart est fascinante, on ne dispose pas de tous les éléments et détails permettant de juger leur fiabilité (en dépit d'annexes qui fournissent le texte du questionnaire commun, les tailles des échantillons, le codage des variables créées lors de l'exploitation). L'une des principales difficultés posées par la collecte et le traitement de ces données est toutefois à chercher ailleurs. Elle tient à la non-prise en compte des diversités infra-nationales : peut-on sérieusement analyser les valeurs politiques et sociales en Russie ou en Chine sans prendre en considération cette diversité ? Par ailleurs, on peut déplorer certaines redondances : des paragraphes entiers sont souvent réutilisés plusieurs fois dans le cours du texte. Enfin, si la discussion engagée par Inglehart avec ses contradicteurs est à porter à son crédit, elle ne va pas toujours droit au but :

certaines critiques ne sont que partiellement exposées, d'autres soigneusement omises. Comment ne pas s'étonner, par exemple, de l'absence de toute référence aux travaux britanniques qui contestent ou atténuent la portée d'un « déclin du vote de classe » ? Compte tenu des acquis dans ce domaine, il est très regrettable de voir utiliser au tableau 8.8 (p. 255) l'indice d'Alford² comme mesure du relâchement du lien entre vote et classe sociale. Inglehart réduit de manière souvent importante la portée de ses raisonnements en évitant de prendre en compte certains des arguments qui les contredisent le plus. On est parfois irrité par l'esprit de système qui préside à la démonstration : tout semble toujours corroborer la théorie. Dans un récent compte rendu de l'ouvrage précédent d'Inglehart, Étienne Schweisguth³ remarquait que l'auteur « persistait et signait ». Une obstination que ce dernier livre ne dément pas.

1. Ronald Inglehart, *Culture Shift in Advanced Industrial Society*, Princeton, Princeton UP, 1990, ou encore Ronald Inglehart, Paul Abramson, *Value Change in a Global Perspective*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1995.

2. Nous faisons ici référence aux nombreux travaux d'Anthony Heath ou Geoff Evans, qui contestent les résultats obtenus par Inglehart sur le relâchement du lien entre classe sociale et vote et démontrent que l'indice d'Alford (censé mesurer la force de ce lien) ne peut pas constituer une mesure adéquate pour traiter cette question. Voir Bruno Cautrès et Anthony Heath, « "Déclin du vote de classe" ? Une analyse comparée franco-britannique », *Revue internationale de politique comparée*, décembre 1996, pp. 541-568.

3. Étienne Schweisguth, « Le post-matérialisme revisité : R. Inglehart persiste et signe », *Revue française de science politique*, vol. 47, n° 5, octobre 1997, pp. 653-659. Nous adhérons aux très pertinentes remarques adressées à Inglehart par Étienne Schweisguth.